

Grâce et Providence



L' R. P. G. . . ., Jésuite espagnol, qui venait d'achever ses études théologiques au collège anglais de Stonyhurst, se disposait à retourner en Espagne sur un des paquebots qui, au risque d'être torpillés, continuaient d'exercer le trafic entre l'Angleterre et son pays.

Pour se procurer un passeport, il s'arrêta à Londres, et comme l'idiome teuton lui était familier, il chercha à visiter les prisonniers allemands réunis, non loin de là, dans un camp de concentration.

A peine avait-il pénétré dans le parc où les officiers germains attendaient que sonnât l'heure de la paix, que l'un d'eux, jeune encore et robuste comme un chêne, s'approcha de lui, et le pria, en allemand, d'entendre sa confession.

Ah! vous êtes catholique, lui demanda aussitôt le religieux.

— Oui, monsieur, depuis quelques mois.

— Tiens, vous êtes un protestant converti ici même.

— Non, Père, c'est sur le champ de bataille que je me suis converti.

— Vraiment, je serais curieux de savoir comment Dieu vous a accordé cette grâce?

— Je vous le ferai connaître très volontiers, car je veux publier aussi haut que possible, l'histoire de ma conversion, pour que d'autres y trouvent une leçon.

*
* *

“ C'était au cours de la terrible offensive française de la Somme.

Nous attaquions de notre côté les dernières maisons d'un petit village. Le soir tombait.

On s'était battu, de part et d'autre, la journée entière avec un héroïsme cruel.

En traversant un terrain boisé, voilà que j'entendis, à la droite du sentier, de sourds gémissements.

Plutôt que des plaintes, c'étaient des prières.

La pensée me vint d'un héros chrétien qui, ayant consacré sa vie à défendre sa patrie, en employait les derniers instants à implorer le pardon de son Dieu.

Je m'approchai et je le vis.

C'était un sous-lieutenant français, presque un enfant, élégant et plein de grâce, dans le désordre de son uniforme, le visage contracté, où commençait à s'étendre déjà la pâleur de cire des cadavres.

“ Confession! s'écria-t-il en me voyant. Je veux mourir avec la consolation de savoir mes péchés pardonnés.”

Il s'exprimait en un français correct. Je possède cette langue comme la mienne. Je com-

mençai par lui bander le front, où s'ouvrait une large blessure, par laquelle il perdait tout son sang.

“ Je vous remercie, me dit-il, mais ce que vous faites pour mon corps est désormais inutile.

Prenez plutôt soin de mon âme. Je vous en prie, cherchez-moi un confesseur.

— Il me sera guère possible d'en trouver, mon brave. Mais j'essaierai de vous donner cette joie.”

La blessure était mortelle, je vis bien qu'il n'en avait plus pour longtemps.

Cependant, je m'élançai, à travers l'obscurité de la nuit déjà venue, à la recherche d'un prêtre catholique.

Dieu qui voulait satisfaire le vœu du vaillant officier, me conduisit sans retard auprès d'un prêtre allemand de la Croix-Rouge, qui parcourait le champ de bataille pour y remplir sa sainte mission.

“ Venez vite, lui dis-je.

Un officier français agonisant réclame les secours de votre ministère.”

Je me souviens qu'il me demanda :

“ Vous êtes catholique, vous aussi?

— Je suis protestant”, répondis-je.

Le prêtre n'ajouta rien et se laissa conduire.

Le visage du moribond, quand il vit le ministre de Dieu s'approcher pour l'absoudre, se couvrit d'une lueur de joie.

Un abîme, le plus profond des abîmes du cœur, séparait ces deux hommes : leurs drapeaux étaient ennemis.

Il n'importe!

Je m'écartai pour laisser Dieu régler les comptes de sa créature au tribunal de sa Miséricorde, avant de le citer à celui de sa Justice.

Mais le mourant me rappela aussitôt : ils ne se comprenaient pas. Le prêtre ignorait le français et l'officier ne comprenait pas l'allemand.

“ Que faire en pareil cas, demandai-je au prêtre?

— En pareil cas, l'Église catholique a prévu la confession par interprète. Placez-vous là. Tournez le dos au blessé, de façon que vous ne puissiez le voir. Je me tiendrai à vos côtés, pour observer les signes affirmatifs ou négatifs par lesquels il répondra à mes questions.

Je vais parcourir les préceptes du Décalogue : vous les traduirez à haute voix, et le blessé, d'un mouvement de tête, me fera connaître si sa conscience l'accuse ou non.”

La sagesse de l'Église catholique imaginant le moyen de sauvegarder, dans cette extrémité, le secret de la confession, me remplit d'admiration ; mais je ne pus m'arrêter à méditer ce sujet.

Il y avait urgence.

Je m'approchai du blessé, et lui expliquai ce que nous allions faire.

Le jeune homme qui, sans doute, s'était battu avec une mâle vigueur, me répondit avec une foi plus virile encore :